

crois que ce ne peut être là qu'une exception. Ainsi cette voix que vous venez, le premier, de qualifier d'une manière si flatteuse, demeurera probablement inconnue et inutilisée.

De nouveau, le crochet se remit en marche. Les mains de la jeune fille tremblaient un peu, une ombre s'étendait sur son front. Elle ressentait maintenant quelque confusion de s'être laissée aller à dévoiler ses sentiments sur ce ton d'amertume. Une impulsion subite l'y avait poussée, et elle la regrettait maintenant, vis-à-vis de lui surtout dont l'attitude envers elle était vraiment bien éloignée de celle de l'Ary d'autrefois.

— Vous vous résignez bien facilement à cette perspective. A mon avis, ce serait extrêmement regrettable, car, sans monter sur les planches, il est toujours agréable, pour soi et pour les autres, de cultiver un tel don.

Il parlait avec calme, mais il était facile de discerner dans sa voix une légère altération. Et réellement, on n'y pouvait trouver la moindre trace d'ironie.

— Oh ! qu'importe ! dit-elle avec un geste d'insouciance. D'ailleurs, j'aurai peu le loisir de m'occuper de cela dans la profession que j'ai choisie.

Il demeura un instant silencieux, une pensée pénible flottant dans son regard. Puis il tendit un papier à sa cousine.

— Lisez cela, je vous prie, dit-il gravement.

Tandis qu'elle parcourait le testament du professeur, il se mit à arpenter l'allée, en suivant machinalement du regard la petite Claudine qui courait devant lui en jetant des cris de joie. Au bout d'un instant, il revint lentement vers Anita. La jeune fille avait terminé et lui tendit le papier sans lever les yeux.

— Eh bien ! quelle est votre opinion ? Trouvez-vous que nous avons bien rempli les volontés exprimées là ?

Dans les grands yeux attristés qui se tournèrent vers lui, il lut sans doute une réponse suffisante, car il reprit d'une voix oppressée :

— Oui, vous avez raison de nous détester, nous qui avons rendu votre enfance triste et isolée.

— Je ne déteste personne ! s'écria-t-elle avec un geste de protestation. J'ai pardonné, il n'y a pas très longtemps, je l'avoue, à tous ceux qui m'ont causé quelque souffrance, car j'ai compris que ce ressentiment était indigne d'une chrétienne. Oui, les souffrances personnelles s'oublient facilement... mais il n'en va pas de même de l'injustice, des mépris qui ont accablé mon père et ma mère. Cela, je m'en souviens toujours.

Le regard douloureux d'Ary enveloppa la physiologie contractée de sa cousine.

— Toujours, Anita !... Même si l'un des coupables reconnaissait la fausseté de ses opinions et l'injustice de ses actes ? Même s'il venait en solliciter le pardon ?...

— Ary !... vous !...

En un instant, toutes les hésitations d'Anita s'évanouirent comme un souffle.

— Oui, j'oublie tout, Ary ! Certainement, mes chers parents vous ont déjà pardonné du haut du ciel, dit-elle en lui tendant la main.

Une joie indicible éclaira soudainement le visage d'Ary.

— Vous ne vous doutez peut-être pas du poids immense que vous m'enlevez, Anita ! Il m'était dur de partir en songeant qu'un ressentiment bien justifié, hélas ! me poursuivait toujours. Maintenant nous voilà réconciliés et devenus de bons cousins, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix un peu frémissante.

— Oh ! oui, Ary !... J'en suis si contente ! dit-elle avec élan. Mais justement, voilà que vous partez !

— Oui, je pars, il le faut... Vous prierez un peu pour moi, ma petite cousine.

Il porta à ses lèvres la petite main qu'il tenait entre les siennes, et, se détournant un peu brusquement, s'éloigna après avoir appelé Claudine.

Anita ne put se remettre au travail. Le front entre ses mains, elle se mit à songer à cette scène si inattendue qui lui laissait au cœur un sentiment complexe, fait de joie et de tristesse. Comme il était noble, loyal et bon, cet Ary autrefois détesté ! De quelle manière parfaite il venait de réparer ses torts ! Et justement, il allait s'éloigner, lui qui avait su si bien effacer, en un seul instant, les souffrances morales, l'isolement et les dédains ayant été dans cette maison le partage d'Anita Handen !

A cette pensée, des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille, et elle murmura pensivement :

— Aurais-je jamais eu l'idée autrefois que je pleurerais parce qu'Ary s'en va !

(A suivre)

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,
QUEBEC